

Anton Pannekoek, de la Terre à la Lune en passant par les conseils ouvriers

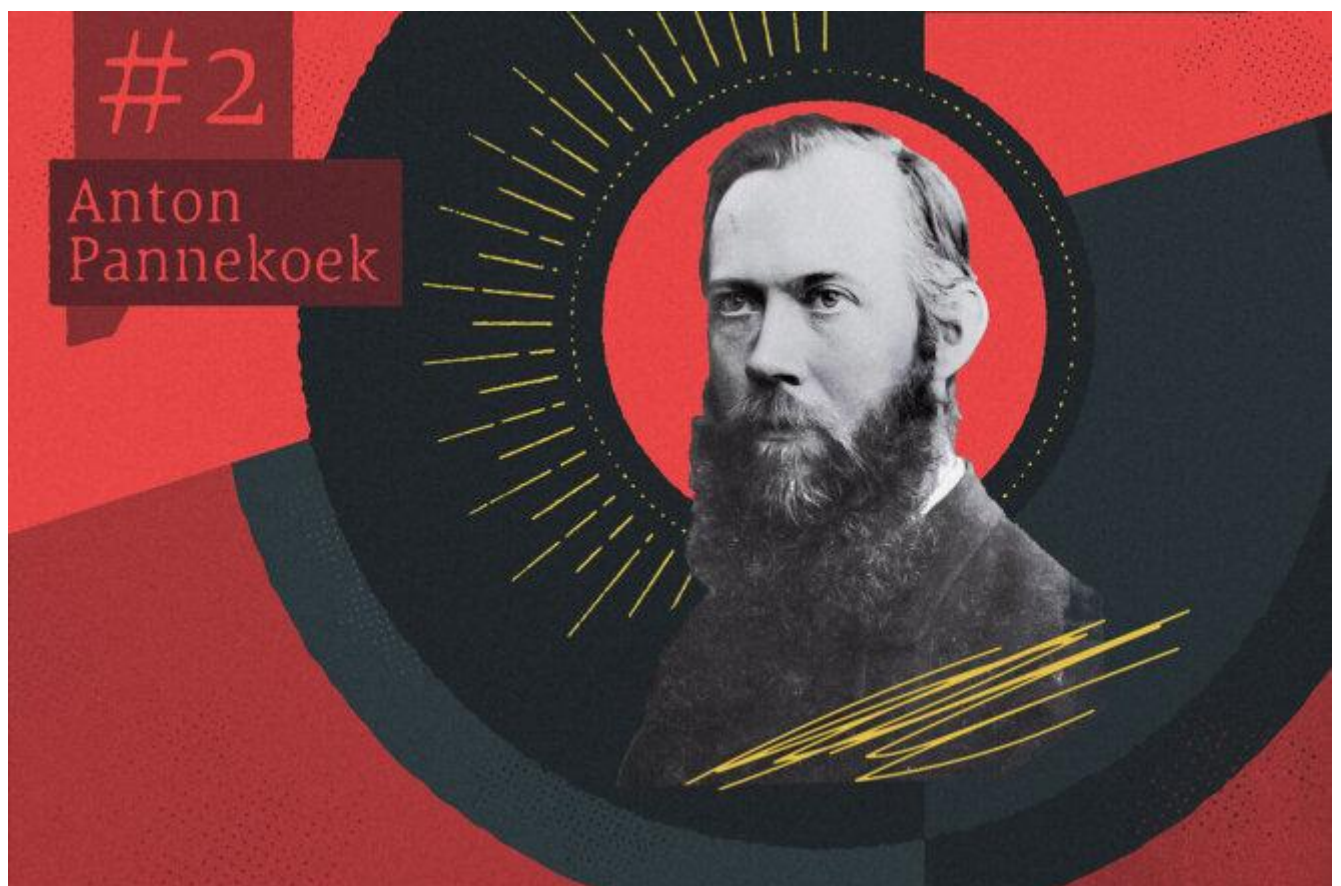
Astronome réputé, Anton Pannekoek est aussi l'un des penseurs les plus importants du mouvement des conseils ouvriers. Après qu'il a été longtemps négligé et méprisé, il est peut-être temps de reconnaître son originalité radicale et sa grande modernité.

[Romaric Godin](#)

1 août 2022 à 16h52

Sur la face cachée de la Lune, non loin de l'équateur de notre satellite, à l'est, se cache aux yeux de la Terre un petit cratère d'impact aux bords érodés. C'est l'un des 30 000 cratères de ce type sur la Lune et son diamètre de 71 kilomètres ne le distingue guère des autres. Le nom qui lui a été attribué par l'Union astronomique internationale est « Pannekoek ».

C'est un très modeste hommage rendu par l'Union internationale d'astronomie à un des plus grands astronomes néerlandais du XX^e siècle, Anton Pannekoek (1873-1960), un précurseur de la spectrographie stellaire. Mais l'homme a aussi été l'un des principaux théoriciens marxistes du début du XX^e siècle, l'un des adversaires intellectuels des plus grands de l'époque : de Rosa Luxemburg à Lénine en passant par Karl Kautsky. Son étoile semble cependant éteinte depuis longtemps, de sorte que ce cratère sur la face invisible de la Lune semble la métaphore de la postérité de ce penseur.



© Illustration Simon Toupet pour Mediapart

A priori, seuls les (rares) historiens du marxisme du début du XX^e siècle peuvent encore s'intéresser à Anton Pannekoek. Pourtant, entre 1899 et 1921, il fut de tous les combats socialistes en Europe, se plaçant progressivement à la gauche la plus radicale de la social-démocratie. Après la révolution russe de 1917 et la révolution allemande de 1918, il va défendre l'idée que les conseils de travailleurs apparus à cette occasion constituent le noyau central de l'action révolutionnaire.

Un astronome, mais surtout un théoricien politique

Il tient cette ligne conseilliste y compris lorsque, en 1920, Lénine abandonne toute idée de ce type pour établir la construction d'un État soviétique dont tous les partis communistes seront les satellites. Avant le deuxième congrès de la III^e Internationale, à l'été de cette année, le leader russe rédige un pamphlet, [Le Gauchisme, maladie infantile du communisme](#), qui attaque directement les positions de Pannekoek.

Ce dernier, avec ses soutiens, est exclu de la nouvelle Internationale. Progressivement, il va quitter la politique, ne rédigeant que quelques textes, avant de sombrer dans un quasi-oubli au sein du mouvement ouvrier, alors même qu'il recueillait les honneurs pour son travail d'astronome (dont un doctorat *honoris causa* à Harvard en 1936).

Certes, les mouvements des années 1960 vont s'intéresser à ses idées, mais toujours de loin. Dans une lettre du 31 janvier 1973, Guy Debord, qui se revendiquait pourtant comme conseilliste, reconnaît même qu'il « *connaît toujours aussi mal Pannekoek* ». Le vieil Hollandais n'a pas les faveurs des situationnistes comme un Lukács. Quant aux « gauchistes » léninistes, trostkistes ou maoïstes, ils en restent au jugement de Lénine. Rapidement, Pannekoek retourne donc dans les placards de l'histoire, aussi caché que son cratère lunaire.

Est-ce alors le moment de s'intéresser à sa pensée ? *A priori*, on pourrait en douter. Le jugement sévère de Lénine semble avoir sanctionné l'impasse d'un mouvement conseilliste qui s'est rapidement délité après les années 1920, ne renaissant que sous une forme réduite lors de l'insurrection de Budapest en 1956 ou dans les mouvements de la fin des années 1960. Finalement, la longue retraite politique de Pannekoek ne serait rien d'autre que la conséquence de cette impasse.

Une certaine gauche a certes pu, un temps, au début des années 1960, se revendiquer d'une « autogestion » qui était fort éloignée cependant de la pensée de Pannekoek, puisque c'était un réformisme radical. Au reste, tout cela a été aussi liquidé dans les années 1980. Les questions de notre époque semblent bien éloignées des préoccupations des écrits de l'astronome néerlandais.

Sa pensée serait donc datée et, de surcroît, ses écrits ne sont pas toujours exempts de quelques défauts, comme une tendance à la simplification, ni de quelques erreurs, notamment celle de rester dans une vision productiviste qui est celle de son temps. Dans son œuvre d'utopie, *Les Conseils ouvriers*, qui décrit ce que serait un « État des conseils », il vante ainsi la capacité de développement industriel et l'efficacité de son organisation. Au temps de la crise écologique, cela ne semble guère inspirant.

Pourtant, beaucoup de ces objections sont infondées et la situation de crise profonde de la gauche et du capitalisme semble plaider pour les dépasser et revenir à la pensée d'Anton Pannekoek. Si, effectivement, nombre de ses textes sont inscrits dans son temps, sa redécouverte peut aussi, paradoxalement, apporter du « sang neuf » dans un débat à gauche qui en manque singulièrement. Sans doute Pannekoek n'a-t-il pas la solution à tout, et c'est tant mieux, mais il pourrait bien être un penseur plus utile qu'on ne le croit.

La synthèse entre Marx et Dietzgen

Avant de tenter d'expliquer la modernité de sa pensée, il faut essayer de la résumer. La pensée de Pannekoek n'est pas simplement marxiste. Elle subit une autre influence majeure, celle de Joseph Dietzgen (1828-1898), un théoricien allemand qui a été vite oublié mais que Karl Marx lui-même avait salué comme « *notre philosophe* » lors du congrès de La Haye de 1872 de la I^{re} Internationale.

Dietzgen a développé une vision de la pensée humaine fondée sur l'idée de la matérialité de cette dernière, mais qui rejetait le mécanisme. La pensée consiste, pour Dietzgen, en une interaction entre le cerveau et les objets matériels. Le processus d'abstraction devient alors dialectique : il contribue à construire le monde matériel autant qu'il est construit par lui.

Cela amène Dietzgen à rejeter toute forme absolue de savoir et de vérité. Et, en conséquence, à rejeter toute forme de déterminisme ou d'évolution mécanique. Ce qui ne signifie pas, loin de là, un relativisme complet. La science établit des faits sur le monde matériel, mais l'interprétation et l'utilisation de ces faits se produisent toujours dans une société donnée, autrement dit dans un contexte précis qu'il est nécessaire de comprendre.

Cela conduit Pannekoek à plusieurs sauts théoriques importants. Le premier est le rejet de la vision du matérialisme dialectique établi par Engels dans son *Anti-Dühring* et développé par la suite par Boukharine, dans laquelle le marxisme devient source de toute science. Pannekoek considère que la dialectique est une méthode sociale, pas une réalité objective. La science établit alors bien des connaissances objectives, mais le travail qui permet de parvenir à ces connaissances, puis l'utilisation de ces connaissances correspondent à des besoins sociaux de la classe dominante. C'est pourquoi, dans un article publié en 1905 dans la revue *Die Neue Zeit*, « Sciences de classe et philosophie », il demande que le principe d'objectivité scientifique soit élargi à celui de « *responsabilité sociale* ».

Si le marxisme est une science qui permet de comprendre les phénomènes sociaux, il n'est pas la source de toute science. C'est ce qu'il appuie dans *Marxisme et darwinisme* (1912) : la théorie de Darwin ne parle pas de la société, mais son usage social, lui, en dit long sur cette société.

Dialectique et conscience de classe

Le deuxième saut théorique consiste à en tirer les conséquences en termes sociaux. Si la pensée est un chemin dialectique construit dans des conditions sociales, autrement dit dans le cadre de la lutte de classes, alors deux visions s'opposent. Dans [*Matérialisme et matérialisme dialectique*](#), écrit en 1942, Anton Pannekoek développe l'opposition entre un « *matérialisme bourgeois* », qui défend une vision statique de la science dont la tâche est de débusquer des absolus immuables, et le matérialisme historique, qui a conscience du caractère historique et

social des constructions scientifiques. En cela, le deuxième est plus réaliste que le premier parce qu'il s'appuie sur l'état des sociétés et des hommes pour construire sa vision du monde.

Cette vision offre à Pannekoek non seulement les moyens de critiquer une vision ossifiée et finalement bourgeoise de l'expérience soviétique. Dans son *Lénine philosophe*, paru en 1939, il explique ainsi que la pensée léniniste telle qu'elle apparaît dès *Matérialisme et empiriocriticisme* (1908) est typique de l'approche bourgeoise parce que, précisément, le penseur russe pose des absolus. Pour Pannekoek, c'est la démarche classique de la bourgeoisie qui place l'absolu de la science face à l'absolu religieux afin de détruire la vieille société féodale. Et cela correspond parfaitement à la situation d'alors de la Russie.

La suite est logique : la révolution russe est alors une révolution bourgeoise où l'accumulation est réalisée par une classe de substitution, la bureaucratie, laquelle trouve sa justification dans la stratégie d'avant-garde de Lénine. L'URSS, pas davantage que le léninisme, n'a donc aucun rapport avec le communisme, encore moins avec le socialisme. Dans *Lénine philosophe*, Pannekoek prétendait avec sévérité que « *le prétendu marxisme de Lénine et du parti bolchevique n'est rien d'autre qu'une légende, Lénine ne savait rien du marxisme* ».

Mais ce qui est frappant, c'est que cette vision semble avoir été largement validée par plusieurs recherches. L'économiste Branko Milanović, dans son dernier livre, *Le Capitalisme sans rival*, et, avant lui, l'historien Moshe Lewin ont montré que l'organisation soviétique avait réalisé l'accumulation primitive du capital dans des pays jusqu'ici en marge du système capitaliste.

Loin d'être un dépassement du capitalisme, le soviétisme agit alors comme une forme de pré-capitalisme autoritaire nécessaire au développement d'un capitalisme classique. Cela est d'ailleurs aussi largement admis pour la Chine. La vision de Pannekoek semble donc étonnamment lucide.

Le développement de la conscience n'est pas le produit d'un « esprit pur », c'est celui de la pratique et de la vie quotidienne des travailleurs.

Le troisième saut théorique est aussi une conséquence de la vision de Dietzgen. La formation de la pensée est centrale dans le projet révolutionnaire. Si l'URSS est un simple capitalisme ou pré-capitalisme d'État, alors même que les rapports de propriété privée ont été abolis, cela signifie que le socialisme ne se bâtit pas uniquement sur l'abolition de ces rapports. Ce qui devient alors central, c'est la conscience, autrement dit la capacité de développer une pensée forgée dans la pratique prolétarienne. C'est cette conscience qui permet alors de construire une science, une technologie et une organisation nouvelles, et qui répondent aux besoins réels des travailleurs.

Cette vision a souvent été moquée par les léninistes comme une vision idéaliste. Mais c'est, en réalité, l'inverse : le développement de la conscience n'est pas le produit d'un « esprit pur », c'est celui de la pratique et de la vie quotidienne des travailleurs. Et c'est donc le plus logiquement du monde que Pannekoek a vu dans les systèmes d'auto-organisation des travailleurs, notamment les conseils qui ont émergé en 1917 en Russie ou en 1918 en Allemagne, le vecteur de cette conscience.

La philosophie du Hollandais se concrétisait dans une pratique révolutionnaire concrète. Dès lors, il ne pouvait qu'être fidèle à ces conseils, et la rupture avec le léninisme qui, à partir de 1920, réprime dans le sang ces aspirations, était inévitable.

Cette vision, sans référence à Dietzgen, aura un impact durable sur plusieurs courants du marxisme. Georg Lukács la reprendra en partie dans *Histoire et conscience de classe* (traduit aux éditions de Minuit, 1919), qui aura une influence forte sur les mouvements des années 1960 et 1970, tandis que, plus tard, Henri Lefebvre développera l'idée que la clé de la révolution se situe dans la vie quotidienne (*Critique de la vie quotidienne*, L'Arche, 1947). Lui aussi aura un impact certain sur le mouvement des années 1960.

Construire la conscience de classe

Pannekoek a beaucoup évolué sur la question de la construction de cette conscience. Une chose est restée sûre pour lui : elle ne peut être, comme dans le léninisme ou le réformisme, imposée d'en haut. Si la clé du socialisme est la conscience des travailleurs, elle ne peut se construire que par les travailleurs. Jusque dans les années 1910, Pannekoek a pensé, comme Rosa Luxemburg, que le parti et sa représentation au Parlement pouvaient jouer un rôle d'aiguillon et d'organisation dans cette construction. Progressivement, il abandonne cette idée, notamment en rejetant fortement le parlementarisme.

C'est logique : le parlementarisme joue les règles d'une société qu'il s'agit de détruire. Les travailleurs qui s'en mêlent sont sommés de se soumettre à ces règles, en quelque sorte d'accepter l'hégémonie de la conscience bourgeoise. C'est alors l'impasse, car on ne peut construire une culture prolétarienne avec de tels exemples. Le parlementarisme devient alors une forme de sujétion.

Le combat est donc aussi et surtout culturel, ce qu'Antonio Gramsci développera dans les années 1920 et 1930. Mais pour Pannekoek, ce combat culturel se joue dans l'action politique des masses.

C'est ainsi qu'il ira jusqu'à rejeter l'idée même de « *parti révolutionnaire* » dans un texte de 1942, [*Parti et classe*](#), car il estime que ce terme est « *toujours contradictoire d'un point de vue prolétarien* ». Cette vision trahit l'immense déception qu'a été pour lui l'échec du Parti conseilliste allemand, le KAPD, né en 1919 d'une scission du Parti communiste et de son bras syndical, l'AAUD.

Pour autant, Pannekoek reste, quoi qu'on ait pu en dire, un réaliste. Il sait combien la classe laborieuse peine à construire cette conscience dans un cadre capitaliste. C'est aussi pour cette raison qu'il décide en 1947, alors même qu'il semble éloigné de toute vie politique, d'établir une description d'une société de conseils dans son livre *Les Conseils ouvriers*.

Alors que le capitalisme développe une puissance sans limites, il dévaste simultanément l'environnement dont il vit de façon insensée.

Anton Pannekoek en 1909

Ce texte ressemble à une utopie, mais c'est aussi une réponse à ceux qui pensent que rien n'est possible au-delà du capitalisme. Il s'évertue alors à montrer dans le détail comment pourrait fonctionner une société et une économie construites autour de conseils d'unités de

production, organisés verticalement et horizontalement pour répondre aux besoins des masses. La méthode de Pannekoek interdit d'y voir un projet précis, parce qu'une telle société ne saurait être construite que dans la pratique révolutionnaire concrète.

Mais sa fonction est précisément de briser les interdits de la société bourgeoise qui considère impossible l'existence d'une telle société. C'est une forme d'encouragement à penser cette société, à sortir de l'enfermement culturel capitaliste et, finalement, à construire un au-delà. Et c'est aussi dans ce cadre qu'il faut comprendre l'aspect très productiviste de son projet : il s'agit de s'appuyer sur ce que l'on connaît, sur les critères de la société existante pour la dépasser et donc construire autre chose.

Mais il est absolument injuste d'y voir une indifférence à la question écologique.

Pannekoek est même l'un des rares socialistes de l'avant-Première Guerre mondiale à avoir mis ce sujet en avant dans un texte appelé [*La Destruction de la nature*](#), écrit en 1909, et qui est d'une modernité étonnante. Il y dénonce les effets du capitalisme sur les espèces animales et leur destruction. Il met en garde contre les moyens destructeurs considérables dont dispose le capitalisme contre la nature : « *La société sous le capitalisme peut être comparée à la force gigantesque d'un corps dépourvu de raison. Alors que le capitalisme développe une puissance sans limites, il dévaste simultanément l'environnement dont il vit de façon insensée.* »

Puisque l'État n'est rien d'autre qu'un objet au service du capital, il ne peut rien faire contre ce mouvement. « *Seul le socialisme, qui peut donner à ce corps puissant conscience et action réfléchie, remplacera simultanément la dévastation de la nature par une économie raisonnable* », conclut-il. La clé de la survie du monde réside donc dans l'action révolutionnaire. C'est d'ailleurs la même préoccupation qui l'amène à donner toujours la priorité aux questions sociales, notamment sur les questions nationales. C'est le sens du texte [*Lutte de classes et marxisme*](#) qu'il écrit en 1912 en réponse aux propositions austro-marxistes sur le sujet des luttes nationales.

Modernité de Pannekoek

Cette trop brève présentation de la pensée de Pannekoek permet alors de tirer quelques leçons pour notre temps. La première est celle qui découle de sa propre pensée et qu'a formulée un autre philosophe marxiste hétérodoxe dont il était proche, Karl Korsch : le marxisme lui-même est soumis au processus dialectique. Il doit toujours être rapproché des faits et soumis à la critique. Cela implique d'adopter une distance avec l'œuvre de Pannekoek qui parle d'une époque qui n'est pas la nôtre. Sur certains points tels que l'épuisement du capitalisme, d'autres que lui, qu'il a critiqués à son époque, comme Paul Mattick ou Rosa Luxemburg, peuvent ainsi être plus pertinents.

Mais cela étant dit, cette méthode doit alors aussi être appliquée aux mouvements sociaux et politiques de gauche actuels. L'ossification dans le léninisme pour certains, dans une nostalgie sociale-démocrate pour d'autres ou enfin dans une adhésion aux formes actuelles du capitalisme, apparaît comme une réalité indéniable. La vision de Pannekoek s'ouvre alors comme une voie intéressante.

Elle l'est d'autant plus que l'astronome néerlandais a analysé et tiré les conséquences de l'échec des deux grands mouvements issus du marxisme : le soviétisme et le réformisme. Et que de ces échecs il ne tire pas un constat d'invalidité, mais au contraire de pertinence pour la

pensée de Marx. Ce qui le rend immanquablement très contemporain pour une gauche qui se débat encore entre ces deux désastres.

La pensée historique de Pannekoek rend le dépassement du capitalisme non seulement possible, mais également nécessaire. On a évoqué les raisons écologiques, mais, pour lui, ce dépassement et la lutte en sa faveur prennent une fonction plus large : celle d'en finir avec les questions nationales et religieuses qui empoisonnent les sociétés bourgeoises.

Ce qui reste d'un siècle et demi de marxisme surplombant et de sciences économiques, c'est une méfiance radicale envers les masses.

À cela s'ajoute la question centrale aujourd'hui de la science et de la technologie. Le scientifique Pannekoek avait parfaitement compris le rôle de la science en régime capitaliste : celui de fournir plus de matière au profit. Le socialisme, lui, permet une autre utilisation et une autre orientation de la science, sans, dans la vision du Hollandais, céder aux délires staliniens ou réactionnaires.

La science socialiste est différente parce que l'organisation sociale est différente. Dans ce cadre, au lieu de chercher les moyens d'assurer la croissance en crise écologique, il sera possible de chercher les moyens d'organiser la société en intégrant la contrainte écologique. La construction par la lutte de la conscience de classe est alors le meilleur antidote à ces questions et peut constituer une forme d'ambition centrale pour la gauche.

Évidemment, la tâche de la gauche réside alors dans la mobilisation du monde du travail. Ce qui reste d'un siècle et demi de marxisme surplombant et de sciences économiques, c'est une méfiance radicale envers les masses. L'idée que, laissées à elles-mêmes, ces masses sont des forces aveugles, imbéciles et violentes est très répandue, y compris à gauche. L'hésitation à politiser les mouvements sociaux, la focalisation sur l'action parlementaire, la concentration sur l'action verticale de l'État ou encore le respect religieux des institutions bourgeoises sont autant de symptômes de ce phénomène.

Pannekoek a toujours lutté contre tout cela. Pour lui, on ne pouvait faire le bonheur du peuple malgré lui. Il a toujours pris le plus sérieusement du monde l'adresse de l'association internationale des travailleurs rédigée par Marx : « *L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.* » Si l'on veut construire le socialisme, alors il faut que les masses laborieuses agissent et de cette action naîtra l'indispensable conscience de la situation.

L'expérience douloureuse des années 70

Quel est le rôle de la politique dans ce schéma ? On a vu combien Pannekoek avait évolué, rejetant finalement toute idée de parti et de parlement. Le débat tactique et stratégique mérite sans doute d'être posé. En 1953, l'astronome néerlandais avait eu un intéressant [débat épistolaire](#) avec le philosophe Cornelius Castoriadis, fondateur de la revue *Socialisme et barbarie*. Ce dernier discute dans le numéro 10 de la question des conseils et défend l'idée d'une structure partisane centralisatrice minimale pour organiser la révolution.

Pannekoek met alors en garde contre toute forme de retour à l'illusion léniniste. Il défend toutefois l'idée qu'il existe un rôle théorique des intellectuels, mais dans un cadre précis : « *Notre tâche est principalement une tâche théorique ; de trouver et indiquer, par l'étude et la*

discussion, le meilleur chemin d'action pour la classe ouvrière. L'éducation basée là-dessus, cependant, ne doit pas avoir lieu à l'intention seulement des membres du groupe ou du parti, mais des masses de la classe ouvrière. Ce sont elles qui auront à décider, dans leurs meetings d'usine et leurs conseils, de la meilleure manière d'agir. »

Sans doute la bonne stratégie est-elle entre ces deux positions. Castoriadis défendait l'idée que toute organisation révolutionnaire n'était pas par essence léniniste. Mais Pannekoek restait attaché à son idée dialectique : lorsque la classe des travailleurs agit, elle apprend, elle progresse dans sa conscience et l'option révolutionnaire devient plus crédible.

Dès lors, la tâche de la gauche peut être triple : reprendre ce travail théorique au plus près du monde du travail, construire les conditions d'une contre-hégémonie culturelle et enfin éviter elle-même de refermer la porte à la construction de la conscience de classe.

Ici, l'expérience des années 1970 peut être utile. La gauche française d'alors était en quelque sorte à la traîne du mouvement social, notamment sur la question de l'autogestion. Le PS et la CFDT ont alors absorbé cette revendication pour, une fois au pouvoir, la vider de sa substance et défendre une adaptation aux réalités capitalistes. Une telle démarche ne peut que justifier l'hostilité finale de Pannekoek aux mouvements politiques : c'est ainsi que l'on détruit toute conscience de classe chèrement acquise dans les luttes.

Le fil des conseils ouvriers

Le matérialisme de Pannekoek et son réalisme radical sont donc encore des sources d'inspiration pour la gauche contemporaine. Revivifier l'idée de conseils ouvriers permet aussi de se souvenir que, partout où ils se présentent, ces derniers représentent effectivement des défis directs au monde de la marchandise. Outre la Commune et les expériences de 1917 et 1918, ce qui s'est produit dans les rues de Budapest en 1956, à Paris en mai 1968 et dans les usines italiennes des années 1970 en constitue la preuve.

Sans doute faut-il revoir les modalités de ce conseilisme, ne pas l'ossifier dans les mythes du passé, mais il semble indispensable de réinvestir ce chantier pour sortir de l'une des impasses majeures de notre temps : l'adhésion, faute de mieux, des classes populaires à un capitalisme destructeur.

Aussi est-il temps de réfléchir à ce que Pannekoek écrivait dans un texte publié par la revue française *La Révolution prolétarienne* en 1952 et titré « *Politique de Gorter* » : « *Les politiciens intelligents dirigent leurs efforts pour "réformer", en d'autres mots, pour renforcer le vieux système de domination [...]. On appelle cela de la "bonne politique". D'autres dirigent leurs forces pour s'émanciper de toutes les formes de domination et d'exploitation. Et, pourtant, en jargon parlementaire, cela s'appelle de la "mauvaise politique".* »

À lire aussi [Une manifestation de conseil de chômeurs à Chicago en 1932. Paul Mattick, ouvrier, chômeur et penseur de la crise du capitalisme](#)

13 août 2020

[Quand le destin du communisme européen n'était pas encore scellé](#)

23 décembre 2020

Pannekoek pourrait d'autant plus être une source d'inspiration qu'il a toujours, contre le léninisme et le stalinisme, défendu la nécessité de la liberté des travailleurs pour construire le socialisme. Dans un contexte où il voyait une convergence des deux capitalismes d'État, de l'ouest et de l'est, dans « *un seul totalitarisme* », il revendiquait le principe des conseils ouvriers non « *comme un programme d'objectifs pratiques à réaliser demain ou l'an prochain* », mais plutôt comme un « *lien tissé par le long et difficile combat pour la liberté qui est encore devant la classe des travailleurs* ». Cette phrase tirée [d'une lettre](#) de 1952 montre le réalisme et l'ambition de Pannekoek.

Son réalisme est que, puisque les travailleurs ne s'organisent plus en conseils, il faut « *porter les conseils dans la discussion* », remettre l'idée dans le débat, soutenir les organisations spontanées des masses, les grèves sauvages, les occupations d'usines ou les rébellions diverses. En passant, on notera que le retour inopiné de l'inflation provoque une mobilisation des travailleurs qui n'avait pas été vue depuis un demi-siècle. Le moment d'écouter à nouveau sérieusement Pannekoek est sans doute venu.

Évidemment, rien n'est simple et c'est aussi la leçon de Pannekoek : le mouvement d'émancipation n'est pas là pour apporter des réponses toutes faites ou des solutions clés en main. Elle est là pour éveiller des masses qui devront assumer leur libération. Dans sa lecture de la lettre que l'on vient de citer en avril 1968, Guy Debord a souligné cette phrase : « *En employant le terme de conseils ouvriers, nous ne proposons pas de solutions, mais nous proposons des problèmes.* »

C'est aussi une leçon pour la gauche de notre temps : prendre au sérieux les travailleurs, ce n'est pas leur raconter de belles histoires de solutions, c'est aussi les placer face à leurs problèmes et en fixer les enjeux. Face à la crise énergétique et climatique, c'est un élément central. Accepter de gérer soi-même ces problèmes, c'est aussi assumer sa liberté.

L'ambition de Pannekoek, pour finir, est celle d'un combattant pour l'auto-organisation des masses, persuadé qu'il n'y aurait pas de liberté réelle sans conscience ni pratique révolutionnaire. On lui a souvent reproché de n'être qu'un rêveur. Karl Radek, alors agent de Lénine et qui seize ans plus tard allait mourir dans un goulag stalinien, se moquait en 1923 au troisième congrès de l'Internationale, de cet « *astronome qui n'a jamais rencontré d'ouvrier de sa vie* ».

Mais c'était ne pas comprendre la fidélité même de Pannekoek à ses principes : bourgeois et fils de bourgeois, intellectuel lui-même, il savait qu'il ne ferait pas la révolution à la place des travailleurs. Il est resté à sa place, celle qui lui permettait d'envoyer des signaux à la classe capable de se libérer elle-même. Il leur a montré la lune dans sa face cachée. Mais c'est à eux de s'y hisser.

[Romaric Godin](#)

[Voir les annexes de cet article](#)

